



Edmund White (ici à New York, en mars 2010) entrecroise sa trajectoire personnelle, l'histoire de la cause gay et les mutations de Manhattan.

PHOTO: JACQUES LE BARRON / L'ESPRESSO

Edmund White, chassés-croisés

City Boy, chroniques new-yorkaises, Edmund White,
préface de John Irving, traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Delamare, éd. Plon, 326 p., 24 €.

Né en 1940 dans l'Ohio, Edmund White aura connu les situations les plus limites en matière amoureuse. L'Amérique de son adolescence criminalisant l'homosexualité, il passe deux décennies sur le divan dans l'espoir de devenir hétérosexuel. Tôt parti de sa province, il voit les docks de New York, dans les années 1970, se remplir d'hommes en quête de plaisir et de boîtes toujours plus vastes dédiées aux pratiques sexuelles extrêmes. Le sida, à partir de 1982, décime si bien sa « communauté » que, fuyant les hôpitaux et les cimetières, l'écrivain se réfugie en France. Dix ans après son retour à New York, il n'est plus question que de mariage gay, d'adoption et de garderie. Ces sautes incroyables d'humeur sociales confèrent à l'entreprise autobiographique de White une vitalité particulière. Le jeune homme poétique, érotico-dépendant et coupable, d'*Un jeune Américain*, premier titre de sa grande trilogie romanesque, est devenu l'un des porte-parole de la cause gay. Le provincial complexé qui redoutait encore d'affronter la police lors de la révolte de Stonewall – un bar tenu par la Mafia, révèle-t-il ici – fonde la principale association de lutte contre le sida. L'homme qui tentait désespérément de se réformer, afin d'arriver un jour au mariage, est devenu le meilleur propagandiste de l'infidélité.

Edmund White esquisse dans *City Boy* un premier bilan de cette étonnante

insurrection. Sans rien renier de son communautarisme, il note que l'émergence systématique de rayons « roses » dans les librairies américaines a contribué à enfermer dans un ghetto les auteurs gays, alors même que leur clientèle naturelle s'éloignait des livres. Dressant un portrait à la fois élogieux et féroce de Susan Sontag, il voit grandir avec une pointe d'envie l'intérêt posthume pour cette intellectuelle entière, qui eut plus de maîtresses que d'amants mais ne fit jamais état de ses préférences.

Dans ce recueil de souvenirs d'une constante intelligence drolatique, New York ne cesse aussi de se métamorphoser. Le premier port des États-Unis ressemble encore à une capitale du tiers-monde dans les années 1970 : seule la bohème de Greenwich et de Chelsea prospère dans la misère et le crime ambiants, grâce aux quelques héritiers bizarres qui reçoivent les écrivains fauchés, que White compare drôlement à des chats de gouttière qu'un grattement d'oreille amadoue. Quand Clinton quitte le pouvoir, la Grosse Pomme évoque un paquebot de luxe fendant l'océan dématérialisé des flux financiers. Comment ne pas penser à Paris, où l'auteur a longtemps vécu, une ville que la relégation de son peuple en banlieue a elle aussi stérilisée ? C'est sur le fumier que pousse la plus belle littérature rose. ■

CLAUDE ARNAUD